
PHILOSOPHY

MARTA PETREU **Caragiale**

« *La cuisse de veau représente la nature, la chose en soi ; le couteau de Gherea représente notre esprit.* »



Marta Petreu

Professeur à la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, écrivain, rédacteur-en-chef de la revue **Apostrof**. Auteur, entre autres, du vol. **Filosofia lui Caragiale** (La Philosophie de Caragiale) (2003, 2012).

I. L. CARAGIALE est, probablement, le plus grand des auteurs dramatiques inconnus » écrivait Eugène Ionesco dans *Notes et contre-notes* (1962). Né à Ploieşti, en 1852, décédé à Berlin, en 1912, Caragiale a eu la malchance, selon l'observation censée d'Eugène Ionesco – que l'on pourrait considérer, sans se tromper, comme l'un des successeurs de Caragiale en matière de technique théâtrale – d'écrire « dans une langue qui n'est pas à circulation mondiale », ce qui a fait que la partie la plus visible de son œuvre, le théâtre, ne circule au-delà du milieu culturel roumain que rarement ou... sous un autre nom. Bref, I. L. Caragiale a été plagié : en 1903, par exemple, la pièce *L'Idiot* de l'auteur français André de Lorde a copié le drame *Năpasta* de Caragiale ; ou bien en 1912, le spectacle *Un soir de Pâques*, annoncé au Théâtre des Variétés à Paris comme une adaptation d'après une légende roumaine, était en réalité une transposition scénique de l'œuvre de Caragiale, *O făclie de Paşti*.

Les propos de Dobrogeanu-Gherea, qui annonce la mort de Caragiale à son ami, l'écrivain russe Vladimir Korolenko, sont significatifs en ce sens :

Il a été l'esprit le plus éclairé et le plus grand talent de Roumanie. Comme talent, il est à la hauteur de Gogol ; mais du point de vue de l'horizon intellectuel, de la vivacité de l'intelligence et de la sagesse, il lui est infiniment supérieur [...] Caragiale est le plus grand homme, le seul surhomme que j'aie jamais eu l'occasion de rencontrer dans ma vie. Dans l'état triste et misérable du pays, il n'a pas fait ni écrit le centième de ce que le Tout-Puissant a semé en lui. Et voilà, cet homme de grande intelligence et talent meurt, et personne en dehors de la petite Roumanie n'en a soufflé mot. Probablement que vous, Vladimir Galaktionovic, n'avez jusqu'à présent rien appris non plus sur la mort de Caragiale. Nos pauvres et malchanceux petits pays arriérés ! mais encore plus pauvres et malheureux sont les gens nés dans ces petits pays.¹

Deux qualités essentielles se dégagent, à mon avis, de la dramaturgie et de la prose de Caragiale, toutes deux hors du commun : l'intelligence et l'art de la construction et de l'expression littéraires. Caragiale a tellement bien maîtrisé la langue qu'il a réussi la performance de caractériser ses personnages – sur lesquels il a projeté une lumière tantôt cruelle et satirique, tantôt bienveillante et ironique – par une virgule bien placée ou par un leitmotiv. Dans sa prose d'inspiration réaliste, et non romanesque, Caragiale a inventé une nouvelle espèce, « le moment » : une prose brève, forgée de manière lapidaire et achevée par une pointe, ayant d'habitude le même effet de renverser la perspective que l'intervention ironique dans les dialogues de Platon.

Plus d'un siècle après la mort de Caragiale, l'univers littéraire qu'il a créé, bien que sans cesse interprété, ne semble pas encore épuisé. La lecture chronologique de sa prose et de ses reportages littéraires continue à faire ressortir des facettes insolites de ce génie de l'ironie qu'a été I. L. Caragiale.

De Câmpina à Ploiești ou un voyage de documentation philosophique

LE 25 JUIN 1897, Caragiale, collaborateur permanent d'*Epoca* (L'Époque), entreprend un voyage de documentation littéraire pour son journal. Ce voyage commence à Câmpina, dans la matinée du jour du 25 juin, en tout cas avant le déjeuner, et s'achève tard dans la soirée, à Ploiești.² La documentation débute dans un château – insolite, il est vrai, puisque bâti sous des dictées spirites : le château Iulia Hasdeu – et prend fin dans une gare – un peu particulière, en effet, car ennobli par la présence du restaurateur Constantin Dobrogeanu-Gherea. Les moyens de transport utilisés par Caragiale sont, évi-

demment, à la mesure de la destination : ainsi, au château Iulia Hasdeu il descend d'une calèche, « en proie à une grande émotion, une sorte d'excitation que lui provoque à chaque fois le rapprochement d'une chose longuement désiré » : « Je descendis rapidement de la calèche et entrai dans la cour... » (« O vizită la castelul "Iulia Hasdeu" »/Une visite au château Iulia Hasdeu).

Une fois arrivé à Ploiești, il descend du train : « J'arrive à la gare de Ploiești à sept heures du soir » (« De la d. C. D.-Gherea »/De M. C. D.-Gherea).

Le but déclaré du voyage de Caragiale tient à la littérature : il veut interviewer Hasdeu et Gherea « sur des questions littéraires ». Il demande, par conséquent, à Hasdeu : « Voilà. Je voudrais savoir : qu'est-ce que vous pensez en général sur la littérature roumaine de nos jours ? Quelles sont les personnalités vraiment exceptionnelles de notre littérature ? Quel type de développement peut espérer la littérature roumaine, compte tenu de l'état actuel de cette littérature ? »

Et ensuite à Gherea : « Quel est votre avis sur notre littérature en général ? Quels sont les rapports de cette littérature avec notre société et avec le critère absolu que l'on pourrait appliquer à la littérature en général ? Quelles sont les figures les plus remarquables parmi nos hommes de lettres ? Quel est, à votre avis, l'avenir de la littérature roumaine ? »

Étant donné que les questions sont les mêmes, on pourrait affirmer que le reporter Caragiale tentait de réaliser « une enquête littéraire ». Même si le but du voyage de Caragiale était initialement littéraire, grâce à ses amphitryons, il acquiert un caractère philosophique. Autrement-dit, les amphitryons ont donné à leur visiteur une bonne leçon – en fait, une bonne correction – de philosophie.

La première leçon de philosophie

LA RENCONTRE avec Hasdeu est retracée pas à pas dans le reportage-interview « O vizită la castelul "Iulia Hasdeu" », véritable chef d'œuvre de l'ambiguïté. Sa visite ayant été annoncée, il se fait attendre par son « noble » amphitryon, qui vient à sa rencontre « d'un air souriant » et le conduit aussitôt chez « la maîtresse de la maison » : la défunte Iulia Hasdeu. La cérémonie a lieu « à l'ombre d'un noyer », dont le tronc creux abrite, au milieu d'un jardin en miniature, le portrait de sa fille défunte. La cérémonie d'introduction une fois achevée, il se fait faire le tour de l'étrange « château-temple », que Hasdeu avait bâti d'après les indications reçues de sa fille par la voie spirite.

Tout le long de sa visite, Caragiale bénéficie d'une initiation graduelle à la connaissance absolue. Dans une première phase de l'initiation, Hasdeu lui fait découvrir le château et, en lui partageant la voie miraculeuse – spirite – par

laquelle il avait reçu de sa fille le projet du bâtiment, il lui dévoile la signification métaphysique de son architecture. Le leitmotiv du noble amphitryon, « Plus haut ! Plus haut ! » est non seulement une invitation adressée au visiteur, un peu « étourdi de tant d'impressions », de monter jusqu'à la dernière terrasse, mais également le sens de l'enseignement spirite donné par Hasdeu dans *Sic cogito* : « Excelsior ! »³, « Plus haut ! Plus haut ! », c'est-à-dire vers le ciel, de retour, *dans la patrie d'origine*.

La deuxième phase de l'initiation a lieu durant le déjeuner, lorsque son « illustre amphitryon » s'adonne à « la grande magie », en lui disant « bien des choses » : ce qui signifie qu'il fait déferler sur son invité « une source inépuisable d'enseignements profonds » de toutes sortes : « recherches de philologie et d'histoire, expériences et communications spirites, religion, philosophie, beaux-arts ». Caragiale se reconnaît accablé, même vaincu : « j'écoute avec ébahissement les jeux vertigineux de cet esprit supérieur », puisque « tout au long du déjeuner » Hasdeu « jongle avec les corps célestes comme avec des ballons ou des oranges ».

La troisième étape de l'initiation a lieu après la sieste des hôtes et dès que Mme Hasdeu eut fini de « soigner ses pensionnaires, des peuples entiers de poussins ». La cérémonie se passe dans la partie haute de l'immeuble : « Et maintenant, tout en haut ! Tout en haut ! », sur une terrasse que recouvrent les ombres de l'après-midi. Hasdeu entretient le reporter « des derniers résultats de ses communications spirites avec Iulia » et de la « grandiose » œuvre scientifique que sa fille lui dicte depuis l'au-delà. Concrètement, sa fille lui communique « un système complet sur la question de la Création », dont – preuve de suprême confiance – le savant permet à Caragiale de lire quelques « pages miraculeuses ». Se déclarant totalement ignorant en matière de philosophie, Caragiale retient, pourtant, le résumé de la nouvelle philosophie : celle-ci est « un système matérialiste-mystique » qui montre que « le Grand Centre » qui « crée à l'infini » lutte avec « le Vide, le Néant », de leurs collisions ou « entre-chocs » résultant « des êtres éternels, le produit infini d'une source infinie » etc. Sans posséder aucune notion de philosophie et, surtout, de spiritisme, le reporter comprend que la nouvelle philosophie est une science *totale* : elle explique « nettement » tous les mystères de l'univers et clarifie « toutes les hypothèses scientifiques modernes », jetant « une vive lumière sur l'évolution, l'atavisme, la personnalité etc. » Autrement dit, « le système philosophique » de Hasdeu, qu'il reçoit par l'intermédiaire de Iulia Hasdeu, est une philosophie de *la connaissance absolue*.

Caragiale, que son impétueux amphitryon avait réduit au rôle d'auditeur, « je n'ai fait qu'écouter », a perdu de vue la raison initiale de sa présence : « j'ai complètement oublié le but de ma visite » et « je n'ai même pas pensé à lui poser une question », c'est-à-dire glisser dans la conversation son questionnaire littéraire. Il

a bien passé les trois premières étapes de l'initiation métaphysique, saisi d'étonnement et d'une suprême admiration devant le château et sa « propriétaire », ainsi que devant « les parents de la propriétaire ». Le château est ainsi « un merveilleux bâtiment », devant lequel le visiteur se déclare « rempli d'émotion » ; Hasdeu est « l'homme illustre », « mon noble amphitryon », « mon illustre amphitryon », « un mélange de grand seigneur, naïf, savant, vieux patriarche et jeune artiste », « esprit supérieur » etc. Autant de marques de respect de la part d'un ironiste finissent par éveiller la suspicion du lecteur, qui commence à se demander s'il n'y a pas quelque chose de louche dans cette admiration beaucoup trop docile. De plus, pour Caragiale, qui avait donné au *Moftul român* (1893) le sous-titre « revue spirite nationale, organe bihebdomadaire pour la diffusion des sciences occultes en Dacie trajanne »⁴, le spiritisme de Hasdeu était un vieux cheval de bataille. Pourtant, ce fut seulement le temps d'un instant que Caragiale laissa entrevoir que la visite chez Hasdeu était aussi un prétexte de secret amusement : dans la calèche qui le portait à destination, il s'avoue rempli « d'une sorte d'excitation que lui provoque à chaque fois le rapprochement d'une chose longuement désirée ».

D'ailleurs, pendant sa visite pieuse-littéraire au château Iulia Hasdeu, le comportement de Caragiale ne diffère en rien de celui qu'il a dans la taverne de Mme Marița, où il attendait, « tel un enfant le gâteau », la scène invariable du tavernier, alcoolique, qui, échappant à la surveillance de sa femme, se versait d'une gigantesque « cruche de dix kilos » un généreux flot de vin à même dans la bouche. Bien entendu, « à la fin de l'opération, il avait les cheveux, les yeux, les pantalons, les lunettes, l'intérieur de la chemise, tout mouillés », et « le martyr » s'asseyait à sa place, « à la caisse », d'où il regardait les clients « d'un air épuisé, langoureux et absent ». Son regard « rencontrait régulièrement » celui, complice, de Caragiale, « qui contemplait avec délices ces scènes héroïques ». Konrad Lorenz a remarqué que le prédateur « tue sans haine », voire transfiguré d'un regard « heureux », « goulu » et « innocent ».⁵ Caragiale ne procédait pas autrement. Il appartenait à l'espèce des « prédateurs », comme le dirait Spengler⁶, des observateurs de réactions humaines stéréotypées : il regardait le tavernier mouillé de vin de la même façon *amicale* que les loups de la prose de Jack London regardaient la proie qu'il allaient manger : plus précisément, oncle Iancu avait un regard « attentif et amical », « amusé et encourageant », en faisant « comprendre » au malheureux tavernier « qu'il y avait encore dans ce monde des gens capables de comprendre son drame ».⁷ Conséquemment, « monsieur » le mari de Mme Marița récompensait « la communion sentimentale » qu'elle croyait partager avec son client en s'exclamant – exclamation guettée avec avidité par Caragiale – « difficile la vie, 'msieu'specteur ! ». Eh bien, « l'excitation » qui s'empare de Caragiale lors de sa visite au château constitue le signe discret, mais indubitable, non seulement que

Pauteur était à la chasse d'une grande proie, Hasdeu lui-même !, mais également qu'il allait la dévorer avec un maximum de satisfaction ironique.

Pendant les trois premières étapes de l'initiation, Caragiale se présente soi-même comme un invité docile et on ne saurait plus admiratif, voire malléable entre les mains de son hôte. Hasdeu semble lui-même de plus en plus conforté par un disciple aussi sage : il l'encourage de manière répétitive et « inspirée », « Plus haut ! Plus haut ! », l'élévation spatiale – les deux montent sur les terrasses qui entourent le château – correspondant à l'enseignement de plus en plus élevé et secret que le maître transmet au nouveau initié.

À la fin de la troisième phase, l'invité s'avoue « bien saisi dans le tissu du système » de Hasdeu. Celui-ci, grisé lui-même par « la joie du triomphe », mange sa victime des yeux, tout en se préparant à l'introduire dans la quatrième phase, la phase plénière de la connaissance : l'initiation suprême, de nuit : « Tu dois rester ici ce soir, regarder la nuit étoilée sur la terrasse d'en haut, pour mieux comprendre tout ce dont je viens de te parler », propose-t-il à Caragiale, comme une immense faveur.

Comme dans les dialogues platoniciens, où, après avoir modestement mimé l'ignorance et supporté longtemps la pseudo-supériorité de l'interlocuteur, Socrate renverse la situation en mettant tout d'un coup son interlocuteur en infériorité, Caragiale, au moment où on lui offre l'invitation de passer une nuit au château des esprits, refuse de continuer à jouer le rôle du disciple et inverse brusquement les rôles. Il s'empresse de dire à regret à son illustre amphitryon : « je ne peux pas obéir à un aussi gracieux commandement ». Le réveil de l'hôte est brutal : « – Alors, me dit M. Hasdeu, tu n'as rien compris. Pourquoi es-tu encore venu ? »

Il était venu pour l'interview littéraire, bien entendu. Et, surtout, il était venu par curiosité, car les rumeurs sur la bizarrerie du château circulaient dans le monde culturel bucarestois, alimentées par Hasdeu lui-même, qui avait publié, en 1892, *Sic cogito*. Caragiale était venu car, grand dégustateur de gens et de situations, il voulait dévorer une grande proie rare, une délicatesse de la taille de Hasdeu.

Si mon explication est correcte, le lecteur peut, à juste titre, se demander pourquoi il n'est pas resté jusqu'au bout et a prétexté que « les affaires l'empêchent » de rester. Surtout que, du train qu'il prend à Câmpina il descend à Ploiești, où il rend visite, toujours dans un but littéraire, à Gherea. À mon avis, l'écrivain n'a pas passé la nuit au château du fait que, ayant les nerfs fragiles, il avait tout simplement peur. Névrosé et suggestible, doué d'une sensibilité « monstrueuse », Caragiale savait bien qu'il ne pouvait pas faire face à toute une nuit au château des esprits. Pendant la journée, protégé par la forte lumière du soleil d'été, oui. Mais y rester la nuit, c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il a donc fini par

décevoir son amphitryon, qui, au lieu d'une exaltante nuit cosmique-spirite, lui a donné, assez abruptement et sans enthousiasme, une interview.

Une interview littéraire, mais pas totalement épurée des infiltrations du système philosophique total reçu de sa fille. Par exemple, en parlant de l'avenir fleurissant des Roumains, Hasdeu énonce la philosophie des missionnaires divins : concrètement, il affirme qu'au moment où un peuple parvient au « sommet de ses aspirations », « on envoie à ce peuple une colonie de missionnaires, une pléiade de talents et de génies, en vue du couronnement et de la glorification de sa vie... » « On les lui envoie », évidemment, du ciel, du monde des esprits. Ambiguë, « la théorie tellement subtile » de Hasdeu est illustrée par le cas du « petit prince Charles II », qui, pour dire « chaise » et non pas « trône », est considéré par Hasdeu comme « un émissaire » du monde des esprits, voir une réincarnation d'Étienne le Grand. Étant donné que Hasdeu, en usant de suggestions assez vagues, parlait en allusions, Caragiale, faisant semblant de ne pas comprendre : « Alors ? demandai-je... », a la prétention de parler sans détours. En fait, il dupait son interlocuteur, celui-ci, de plus en plus irrité par tant d'opacité de la part d'un visiteur jusqu'à tout récemment réceptif (« – Alors, répond M. Hasdeu, tu ne comprends pas ? »...), parvient à émettre l'énormité que le prince Charles serait la réincarnation d'Étienne le Grand : « Étienne le Grand dit à l'avance qu'il *veut* monter sur sa *chaise* ! »

Ce fut, pour Caragiale, une journée vraiment « magique ». Cependant au moment où les ombres du soir commencent à envelopper la terrasse et que le soleil « baisse » vers l'orient, le prosateur, en se déclarant « très navré », affirme qu'il « doit » partir. En effet, s'il avait encore tardé, la nuit l'aurait surpris au château. Par conséquent, il fait ses adieux à la « propriétaire » Iulia Hasdeu et à ses hôtes et s'empresse de monter dans la calèche pour gagner la gare.

Comme dans le train qui l'emmène à Ploiești, où il s'était proposé de « passer la nuit », il n'y a personne de connu, il peut se recueillir en toute tranquillité après une si troublante journée. À sept heures du soir, il arrive sur le perron de la gare de Ploiești. La deuxième leçon de philosophie peut commencer.

La deuxième leçon de philosophie

E LLE A lieu sur le perron de la gare de Ploiești. Dès qu'il met le pied sur le perron, Caragiale se dirige vers la taverne, avec l'intention de saluer le patron – Dobrogeanu-Gherea, son ami et commentateur littéraire. Cependant il se voit empêcher par les voyageurs, qui sont massés devant le comptoir, « les mains tendues », avides de saisir « la portion de rôti de veau » coupée

par Gherea lui-même. Bon gré mal gré, Caragiale est témoin de la façon dont Gherea coupe la cuisse de veau tranche par tranche, ensuite il « jette l'os de côté » en passant à une autre cuisse de veau, pour d'autres voyageurs affamés. Et dans sa tête surgit l'analogie suivante : « La cuisse de veau représente la nature, la chose en soi ; le couteau de Gherea représente notre esprit. »

Touché subitement par le plus profond kantisme, Caragiale se met à réfléchir en suivant les coordonnées de la l'analytique transcendantale. Et, pendant que son ami Gherea vend la cuisse de veau, tranche par tranche, aux voyageurs gourmands et affamés, Caragiale s'approprie la leçon kantienne et la restitue à la portée de tout le monde.

Kant prétend que l'être humain est doué de structures aprioriques qui font que tout contact cognitif avec la réalité est vicié (c'est-à-dire humanisé) dès le début ; l'humain ne peut pas connaître la réalité telle qu'elle est, il ne peut pas envisager par voie cognitive *la chose en soi*, il peut seulement s'en faire une image ; or, cet image humaine de la chose en soi a été appelée par Kant *phénomène*.

Tout en regardant Gherea trancher la cuisse de veau, Caragiale réfléchit de la façon la plus kantienne possible au fait que l'esprit humain ne peut « que couper des tranches », épaisses ou fines, mais que « l'essence de la cuisse de veau » – ou de la nature – il ne l'atteindra point. À chaque tentative cognitive, l'être humain atteint le phénomène, et non pas la chose en soi, affirme Kant ; à chaque tranche de cuisse, « nous allons nous trouver devant une autre superficie », mais la cuisse de veau ne montrera jamais son « soi », paraphrase Caragiale. Une fois la cuisse tranchée, « nous aurions détruit, jusqu'à la dernière miette, l'objet de nos recherches », dit Caragiale, et, en dépit de l'analytique pratiquée, nous resterons tout aussi ignorants : « son essence intime, le soi-même de la chose » restera à jamais inaccessible. Figé sur le perron de la gare de Ploiești, près de la taverne de Gherea, Caragiale, qui avait assisté au découpage de la cuisse et à l'apparition de l'os, pressent avoir devant lui « l'image fidèle de la futilité des profondes recherches scientifiques ».

La gesticulation pratique de Gherea le penche vers la philosophie : « nous ferons de même que M. Gherea : jeter, avec un sourire ironique, l'os de côté – et voilà le scepticisme ! »

En tant que spécialiste de *thème et variations*, il précise que : « nous jèterons l'os aux chiens, tout comme le philosophe, fatigué, jette la question impénétrable entre les griffes des commentateurs et des professeurs d'université ».

Entre 7 et 9 heures du soir, sur le perron de la gare de Ploiești, Caragiale a participé avec Gherea à « quatre leçons successives de philosophie ». Ainsi, avant qu'il puisse embrasser son ami et essayer de lui appliquer son questionnaire littéraire, il s'est rendu compte de « la futilité de tous les systèmes philosophiques » et de la justesse ultime du scepticisme. Son voyage philosophique, commencé

en triomphe à Câmpina, où il a eu part de la connaissance absolue du « système matérialiste-mystique », prend fin de manière dépressive – Caragiale se déclare accablé de « [ses] tristes réflexions » –, car il échoue dans les basses températures de l'agnosticisme kantien.

Sur vice-versa

LA LEÇON de Caragiale sur la cuisse de veau est, bien entendu, un chef d'œuvre littéraire et de l'ironie. Premièrement, elle nous fait penser au paradoxe mégarique de la pile, mais présenté à l'envers : combien de grains de blé sont-elles nécessaires pour former une pile ? demande Eubulide, et quelle que fût la réponse, celui qui la donnait tombait dans le paradoxe ; car, si 2000 graines ne font pas une pile, et 2001 la font, il en découle que la pile est née de l'ajout d'une seule graine. La leçon de la cuisse de veau ne fonctionne pas par addition, mais par soustraction, le couteau de Gherea – représentant l'esprit analytique dans la vision kantienne – pouvant enlever jusqu'à l'os n'importe combien de tranches de viande, sans pour autant atteindre l'essence, la chose en soi.

Deuxièmement, cette savoureuse leçon kantienne nous oblige à examiner la relation particulière établie par Caragiale avec la philosophie de Kant. Il semble qu'il ait connu la pensée du philosophe allemand par l'intermédiaire de Eminescu, lequel était exaspéré de l'entendre dire : « à moi, ce Kant à toi me paraît un grand prétentieux ». ⁸ Kant aurait été le philosophe au sujet duquel Caragiale a le plus ironisé, la pensée « aride » de celui-ci étant pour le prosateur « une sorte de cantharide de Junimea ». ⁹ Pourtant, Caragiale a repris trois-quatre concepts définitoires du langage kantien : *transcendantal*, *a priori*, *raison pure* et *chose en soi*, le premier ayant même une fréquence relativement élevée dans ses écrits. Il se montrait méfiant, en revanche, à l'égard de la philosophie de Kant, comme le prouve la demande qu'il fait à Rădulescu-Motru de lui donner des articles : « mais [...] pas de cette philosophie transcendantale, comme vous l'apprenez en Allemagne et auquel le public roumain ne s'intéressera même pas d'ici cent ans... » ¹⁰ Structure éminemment socratique et classique, I. L. Caragiale repoussait les limites (souvent nébuleuses) auxquelles peut arriver la pensée : la prétention de Hasdeu à la science absolue fondée sur des spéculations spirites ou bien l'idée kantienne agnostique lui paraissaient certainement tout aussi excentriques. C'est juste pour cette raison qu'il les a combinées durant son voyage philosophique : pour contrebalancer l'inspiration mystique de Hasdeu, rien de plus ironique que la douche glacée de l'autre extrême, l'agnosticisme kantien.

Les reportages écrits à la suite de son voyage – « O vizită la castelul “Iulia Hasdeu” » et « De la d. C. D.-Gherea » – ont paru dans *Epoca* seulement quelques jours plus tard : entre le 27 juin et le 1^{er} juillet le prosateur publie en trois numéros la relation de sa visite chez Hasdeu et le 5 juillet sa visite chez Gherea. L’ironie à l’égard de Hasdeu apparaît dans le contenu de l’entretien avec Gherea. Si Hasdeu a lu non seulement le reportage qui le concernait, mais également celui sur Gherea, il a sans doute perçu qu’il persiflait à son sujet et que son enseignement absolu était anéanti par la leçon ludique-sarcastique de la cuisse de veau ; Hasdeu s’est probablement senti blessé par le fait que le reporter Caragiale vérifiait sa théorie sur « la colonie de missionnaires » divins qui allait développer la culture roumaine en demandant sournoisement à Gherea : aurons-nous jamais une époque où « plusieurs grands talents » se produiront en même temps ?

Quant à Gherea, il a sans doute eu, lui aussi, une surprise. Certainement, le prosateur lui a raconté tout de suite – probablement il lui a « joué », comme un acteur génial et surexcité qu’il était – la « charmante » visite au château de Câmpina. Il est également à supposer qu’ils se seraient copieusement amusés aussi bien sur le compte du château que sur celui de l’amphitryon et de son système de connaissance absolue. Ils n’ont assurément pas ri de la terrible souffrance des parents qui avaient perdu leur fille – le prosateur sachant de sa propre expérience ce que signifie perdre un enfant –, mais l’enseignement de Hasdeu était complètement à la portée de leur ironie. Nous pouvons aussi imaginer, en tenant compte des données psychologiques de Caragiale, qui était un névrosé superstitieux, que le rire et la compagnie nocturne de Gherea ont eu un effet calmant sur ses nerfs surexcités. En fin de compte, s’il n’avait pas été un individu d’une « irritabilité » ou d’une perceptibilité « monstrueuse », Caragiale ne se serait pas trouvé cette nuit-là à la gare de sa ville natale, mais bien sur la terrasse du château de Câmpina, en plein dialogue avec les esprits.

Pour Gherea, la surprise du reportage était même la leçon de la cuisse de veau, leçon que Caragiale, avec son oreille intellectuelle parfaite, avait empruntée à Gherea et la lui servait de retour, dans des habits adaptés. Autrement dit, le mécanisme de la leçon sur « la cuisse de veau et la chose en soi » avait été lancé par Gherea, toujours sous la forme d’une historiette, et il se présente comme il suit : un jeune homme ayant fait des études de philosophie en Allemagne fait un voyage à Paris en la compagnie d’un ami : le guide lui fait découvrir l’Opéra, l’Avenue de l’Opéra, le Louvre, le Bois de Boulogne, l’Arc de Triomphe, les rues etc. Le jeune homme en est enchanté, n’empêche qu’il reste avec un doute : « “Tout est beau – dit le philosophe –, mais Paris, il est où ?” – “Mais bon, mon pote – s’exclame le guide perplexe –, je viens de te montrer l’Avenue de l’Opéra, les boulevards, les belles femmes...” » ; “Attends, mon ami – l’interrompt le phi-

losophe d'un geste calme, philosophique –, l'Avenue de l'Opéra, les boulevards, sont des rues. Le Louvre, une bâtisse, Bois de Boulogne, une forêt, les femmes sont des femmes, belles effectivement, pas comme les Allemandes de Heidelberg –, mais Paris, il est où ?" »

Car les rues, les maisons, les gens, les bâtiments « sont des *phénomènes*, mais où sont-ils les *noumènes* ? Ce que tu viens de me montrer, c'est le Paris phénoménal, mais où est-il le Paris nouméal ? C'est que tu n'as pas lu Kant ».¹¹

Caragiale n'a fait qu'adapter ce mécanisme analytique à l'occupation de Gherea, c'est-à-dire il a remplacé Paris avec la cuisse de veau et l'énumération des monuments parisiens avec les tranches de cuisse etc. Cette anecdote – que Gherea a probablement trouvée quelque part – amusait à tel point Gherea qu'il en a fait mention au moins deux fois dans son œuvre, d'abord en 1887, dans l'article « Direcțiunea "Contemporanului" » (La Direction du *Contemporanul*), ensuite en 1891, dans l'étude « Asupra criticii metafizice și celei științifice » (Sur la critique métaphysique et la critique scientifique) dans *Critice II*. S'il ne l'avait pas lue la première fois, Caragiale n'aurait pas pu la rater la seconde fois, puisque dans l'étude « Asupra criticii metafizice... » il s'agit aussi de lui et de ses ouvrages *Năpasta* et *O noapte furtunoasă*. Il me semble très vraisemblable que Gherea la lui aurait servie durant l'un de leurs innombrables causeries. Or, Caragiale avait une « oreille intellectuelle » extraordinaire, ce qui veut dire qu'il saisissait instantanément l'essence de toute question théorique. Gherea, Rădulescu-Motru, Paul Bujor, Dimitrie Gusti, Panait Cerna, Paul Zarifopol etc., spécialistes de divers domaines intellectuels, beaucoup d'entre eux « docteurs » en une branche de haute spéculation théorique, étaient questionnés par Caragiale sur des aspects liés à leurs spécialités, et ensuite contredits ou pastichés avec leurs propres armes. Caragiale a été un génie de la dialectique, son intelligence étant de la taille de celle de Socrate ; il n'est donc pas étonnant que, disposant d'une historiette aussi ingénieusement absurde que celle sur Paris, il l'ait anamorphosée par analogie, l'adaptant à l'occupation du destinataire et la transformant ainsi en la plus *gouïteuse* démonstration analytique kantienne.¹²

Les deux reportages-interviews prennent du sens et de la saveur l'un par l'autre. En diptyque, et seulement en diptyque, ils forment un cas complexe de vice-versa, mécanisme favori de l'ontologie littéraire de Caragiale : parti à la recherche d'interviews littéraires, il se voit livrer volontiers des enseignements philosophiques ; du point de vue cognitif, les deux « enseignements » métaphysiques qu'il reçoit – la connaissance absolue et l'absolue ignorance – constituent un cas flagrant de vice-versa ; et, comble du vice-versa, Caragiale se rend au château spirité pendant la journée, bien que, pour une bonne initiation, il eût dû s'y trouver à l'heure des esprits, c'est-à-dire pendant la nuit.

La troisième leçon, ou parlons, enfin, littérature !

L SUFFIT de lire « O vizită la castelul “Iulia Hasdeu” » et « De la d. C. D.-Gherea » pour se rendre compte que « l'enquête littéraire » commencée par l'écrivain à Câmpina et poursuivie à Ploiești n'a pas vraiment été un succès du journalisme, car aussi bien Hasdeu que Gherea ont répondu à Caragiale sans trop d'élan. « Alors, tu n'as qu'à commencer avec tes questions », se résigne le châtelain Hasdeu, qui n'avait aucune envie d'interviews littéraires, hanté comme il l'était par les séances spirites. « Tu blagues... », réagit le restaurateur Gherea au moment où son visiteur lui annonce nonchalamment : « Je suis venu faire une interview littéraire. »

En dépit de leur réserve, Caragiale a essayé toutefois de faire son métier. Et si, à Câmpina, il avait réussi à arracher à Hasdeu des considérations sur les missionnaires divins qui allaient assurer le futur développement de la littérature roumaine, à Ploiești il a fait de son mieux pour déterminer Gherea à lui dévoiler ce qu'il pensait sur la littérature nationale. Cependant, les questions qu'il lui a adressées, que seules quelques nuances distinguaient de celles posées à Hasdeu, ont déconcerté Gherea. Tout comme Hasdeu, contrarié par le fait que son invité refusait l'initiation de nuit, l'avait apostrophé : « Alors, me dit M. Hasdeu, pourquoi êtes-vous encore venu ? », le restaurateur, en regardant le reporter Caragiale « intensément et longuement », lui répond en haussant les épaules :

Eh bien, monsieur le reporter, supposons que vous n'étiez pas au courant de mes horaires d'interviews. Cela je peux le comprendre : comme vous ne me connaissez pas bien, vous pensiez que l'interview me ferait plaisir. Mais ce qui me surprend, c'est que vous – reporter, journaliste, publiciste – ignoriez qu'il était inutile de vous déranger de venir à Ploiești... J'ai depuis longtemps déjà répondu à vos questions, bien avant d'avoir l'honneur de votre visite. Je me suis posé moi-même, et de manière beaucoup plus vaste, les mêmes questions que vous m'adressez maintenant, et j'ai donné des réponses aussi développées que j'ai pu.

Et lorsque le visiteur insiste : « Je sais : vos trois volumes de critiques », Gherea passe de l'espoir d'être un auteur connu à la déception de ne pas être lu : « – Vous connaissez mes trois volumes de critiques ?... mais, peut-être, vous ne les avez pas lus. – Si, je les ai lus, ai-je répondu. »

En effet, Caragiale les avait lus ; le prouve la publication, dans *Ecoul* du 16 juin 1897, donc dix jours avant de partir en expédition littéraire, de l'article « Criticele lui Gherea ». Le restaurateur, qui ne paraît pas avoir connaissance du commentaire de Caragiale, ne se laisse pas amadouer et remet le visiteur à sa place, en lui disant franchement qu'avoir lu ses critiques ne signifie point les

avoir aussi comprises : « – Alors... vous ne les avez peut-être pas comprises... » Hasdeu avait remis Caragiale à sa place en l'apostrophant : « – Alors... vous n'avez rien compris. » Gherea n'est point plus gentil : « – Alors, si vous avez compris mes trois volumes, je dois avouer ne pas comprendre du tout vos quatre questions. Car, si vous avez lu mes critiques et les avez comprises, comme vous dites, alors pourquoi me demander encore de vous donner, dans l'espace d'une heure et à la hâte, des réponses que vous trouverez traitées largement et en détail, le long de tant d'années, dans mes volumes ? »

Tout comme dans les « moments », où « oncle Iancu » se laisse réprimander en gardant un air ignorant et humble – « Atmosferă încarcerată » (Atmosphère tendue), « O lacună... » (Une lacune), « Dascăl prost » (Mauvais maître) –, dans ces « reportages » ironiques Caragiale, en proie au démon de l'auto-ironie, se laisse, à tour de rôle, sermonné, amoindri et humilié comme ignorant et maladroit, aussi bien par Hasdeu que par Gherea. Cependant, exactement comme dans « Dascăl prost », où l'oncle Iancu reprend au final, de manière parodique, les arguments des personnages, et, après la réprimande qu'il avait encaissée dans « O vizită la castelul "Iulia Hasdeu" », la revanche ne se fait pas attendre. Il avait pris une revanche partielle sur Hasdeu, comme nous l'avons vu, dans le texte sur sa visite chez Gherea. Il a pris la revanche sur Gherea subtilement, au cours même de la leçon sur « la cuisse de veau » comme parodie de l'historiette « Paris, où est-il ? ». Et la revanche finale, il allait la prendre deux semaines plus tard, dans l'article « Cercetarea noastră literară. Câteva păreri anonime » (Notre recherche littéraire. Quelques opinions anonymes), paru dans *Ecoul* du 19, 20, 22, 23 juillet 1897, où l'on voit que ses questions sur la littérature roumaine n'étaient pas que de nobles prétextes pour pénétrer dans le château des esprits ou pour descendre sur le perron de la gare de sa ville natale et de s'amuser sur le compte de ses interlocuteurs qui, à leur tour, se donnaient de l'importance à ses dépens. Caragiale « demandait des réponses », puisque les quatre questions littéraires l'intéressaient vraiment. Le prouve le fait que, après avoir publié dans le journal *Ecoul* les deux « enquêtes littéraires » (le 27 juin – 1^{er} juillet celui sur Hasdeu ; le 5 juillet celui sur Gherea), il a mené son enquête à bonne fin, en... s'auto-interviewant. Caragiale a répondu minutieusement à ses propres questions, sous un pseudonyme transparent, « Ion » et par quelques phrases destinées plutôt à le mettre en lumière qu'à le masquer : « Nous recevons, en lien avec notre recherche littéraire, des missives de la part d'un homme de lettres, qui ne veut pas donner son nom. Je les reproduis ici, parmi les autres résultats, en espérant que l'exemple de l'auteur anonyme sera imité et que la tâche que nous avons assumée d'interviewer nos écrivains sera ainsi en quelque sorte allégée... »

Dans la série littéraire « Cercetarea noastră literară. Câteva păreri anonime » l'écrivain a donc appliqué son propre questionnaire littéraire. « Quel est l'état de notre littérature aujourd'hui ? Quels sont les rapports entre notre littérature et

notre société ? Quels sont les écrivains roumains vraiment remarquables au sens européen du terme ? Quelles sont les chances de développement de notre littérature dans le futur ? » Parfois, il a apporté de petites « variations » aux questions, sans pour autant altérer « le thème » de la discussion. Finalement, il a métamorphosé le discours théorique en un discours prosastique, en un « moment » à thème littéraire.

En répondant à la première question, l'écrivain a soutenu qu'entre « notre littérature nationale » et la société roumaine il n'y a « presque nul rapport », puisque la société « est trop sérieuse et trop positive pour avoir des rapports avec un art de luxe ; et notre littérature est trop indépendante et trop orgueilleuse pour avoir des rapports avec une société utilitaire ». Ce qui prévaut dans notre littérature, c'est « la poésie lyrique romantique-pessimiste et ensuite [...] la nouvelle sentimentale et larmoyante ». Dans « notre grave société, qui prospère vertigineusement le dernier temps [...] société composée pour la plupart d'hommes d'affaires de toutes sortes, esprits positifs et sains », donc dans un monde bourgeois, la littérature produit surtout « les fleurs pâles et tristes de notre livide-chlorotique poésie ». C'est ce qui fait que « notre poésie n'est pas l'expression de notre société », conclut sévèrement l'auteur.

Son diagnostic coïncide avec celui de Gherea, qui, dans ses études « *Decepționismul în literatura română* » (Le désenchantement dans la littérature roumaine) (1887) et « *Cauza pesimismului în literatură și viață* » (La cause du pessimisme dans la littérature et la vie) (1891) avait également remarqué la discordance entre la littérature pessimiste-romantique de chez nous et la société roumaine, bourgeoise. Le sociologue marxiste a donné à ce phénomène littéraire une explication tout aussi marxiste : les désagréments de la société bourgeoise ; il a également prédit que le désenchantement et le pessimisme allaient disparaître dans « l'organisation sociale supérieure future »¹³, qu'il évite de nommer explicitement, bien qu'il soit évident qu'il faisait référence au monde socialiste-communiste du futur. Caragiale ne fournit pas de pareilles explications et se contente de diagnostiquer la situation, à savoir que « les poètes et les écrivains ne tiennent pas compte de la société ». Poursuivant son raisonnement sur les coordonnées de la sociologie littéraire, Caragiale remarquait également la dépréciation de « la marchandise » littéraire et le prix dérisoire payé pour les productions artistiques.

En dialogue avec la diagnose de Gherea, le diagnostic de Caragiale anticipe en même temps les analyses que Ștefan Zeletin et E. Lovinescu allaient produire après la Première Guerre mondiale sur la discordance entre la réalité sociale bourgeoise de la Roumanie et la tendance littéraire romantique, affectivement attachée au monde voïvodale-bourgeois¹⁴ d'autrefois.

Quant à l'avenir de la culture roumaine, Caragiale n'a répondu ni comme Hasdeu (qui prévoyait une « grande ère politique » et la descente sophianique simultanée d'une « colonie de missionnaires » divins, qui allaient célébrer notre res-

plendissement), ni comme Gherea (qui attendait que « le milieu social » et « les grandes réformes sociales et économiques, qui se préparent en Europe », autrement dit l'avenir socialiste, « soient profitables aussi à la nation roumaine »). À son avis, « un état politique et économique fleurissant » – en d'autres termes, ce que a dit Hasdeu, cumulé avec ce que a dit Gherea – « ne suffit pas pour forger une littérature puissante ». Pour avoir une littérature, il faut avant tout avoir des talents, dit Caragiale à l'encontre des deux philosophes interviewés. Car, sans « la mauvaise herbe » du talent inné, que Hasdeu et Gherea avaient perdu de leurs calculs, le simple épanouissement politique et économique ne crée pas de littérature.

Nous-mêmes, qui « n'avons pas pu réaliser un état politique et social vraiment puissant », avons pourtant de grands talents, signe « certain que ce peuple cache dans son sein les nobles germes des talents littéraires », conclut Caragiale, en appliquant tranquillement aux deux philosophes sa leçon d'évidence littéraire.

NOUS AVONS précisé ci-dessus que les reportages-interviews avec Hasdeu et Gherea dévoilent leur sens au moment où ils sont lus ensemble. En réalité, l'ensemble n'est pas un diptyque, mais un quatuor littéraire, formé de « Criticele lui Gherea », « O vizită la castelul "Julia Hasdeu" », « De la d. C. D.-Gherea », « Cercetarea noastră literară. Câțeva păreri anonime » ; donc quatre textes, publiés dans *Epoca* au fil d'un mois, du 16 juin au 19 juillet 1897 ; textes qui, du fait de communiquer entre eux, renforcent de manière réciproque aussi bien le style lapidaire propre aux « moments » que l'ironie, l'inégalable ironie de Caragiale. □

Notes

1. Constantin Dobrogeanu-Gherea, lettre à Korolenko, 1912, in *Opere complete*, vol. 8, édition soignée par Ion Popescu-Puțuri, Ștefan Voitec, Ion Ardeleanu, Augustin Deac, Ion Iacoș, Ion Mamina et Valentina Popovici, Bucarest, Ed. Politică, 1983, p. 278-279.
2. Celui qui remarque qu'il s'agit d'un seul jour, commencé à Câmpina et achevé à Ploiești, est Șerban Cioculescu, in *Viața lui I. L. Caragiale*, 2^e édition, révisée, Bucarest, Ed. pentru Literatură, 1969, p. 250.
3. Bogdan Petriceicu Hasdeu, *Sic cogito. Ce e viața ? Ce e moartea ? Ce e omul ?* (1892), Bucarest, Ed. Librăriei « Universală » Alcalay, s.a., chap. « Excelsior », p. 297-362.
4. Șerban Cioculescu, *I. L. Caragiale*, Bucarest, Ed. Tineretului, 1967, p. 95-96.
5. Konrad Lorenz, *Și el vorbea cu patrupezele, cu păsările și cu peștii. Așa a descoperit omul câinele*, traduction par Gabriela Enachi et Casia Zaharia, Iași, Polirom, p. 243-244.
6. Oswald Spengler, *Omul și tehnica, contribuție la o filosofie a vieții*, traduction par Gheorghe Pascu, Oradea, Aion, 1996, chap. « Ierbivor și animale de pradă ».

7. D. I. Suchianu, « Întâmplări cu I. L. Caragiale », in *Amintiri despre Caragiale*, anthologie et préface par Ștefan Cazimir, Bucarest, Minerva, 1972, p. 184-184.
8. Ion Slavici, « Eminescu și Caragiali. Felul lor de a concepe viața », in *Amintiri. Lumea prin care am trecut*, édition et tableau chronologique par Constantin Mohanu, Bucarest, Minerva, 1994, p. 175.
9. A. Toma, « Caragiale – așa cum l-am cunoscut » (1951), in *Amintiri despre Caragiale*, p. 207.
10. C. Rădulescu-Motru, « Filosofia lui Friedrich Nietzsche în România », *Noua Revistă Română*, vol. XVII, n° 24, 7-14 febr. 1916 ; id., *Mărturisiri*, édition soignée par Valeriu Râpeanu et Sanda Râpeanu, Bucarest, Minerva, 1990, p. 124.
11. Constantin Dobrogeanu-Gherea, « Asupra criticii metafizice și celei științifice » (1891), in *Opere complete*, vol. 6, édition soignée par un collectif forme de Ion Popescu-Pușuri, Ștefan Voitec (dir.), Augustin Deac, Ion Iacoș et Ion Mamina, Bucarest, Ed. Politică, 1979, p. 264.
12. Une autre version gustative, mais plus sèche, de la leçon kantienne, chez Mircea Florian : « Tout comme, en enlevant les feuilles d'un bulbe d'oignon avec l'espoir d'y trouver "la substance" de l'oignon qui se cache derrière, on ne trouve rien, de même, enlevant les propriétés "abstraites" de l'individuel, on ne trouvera pas de noyau, pas de pulpe, pas de "substance" individuelle, irréductible, en quelque sorte identique à soi-même » (in *Recesivitatea ca structură a lumii*, vol. II, édition par Nicolae Gogoneață et Ioan C. Ivanciu, Bucarest, Eminescu, 1987, p. 401).
13. Constantin Dobrogeanu-Gherea, « Cauza pesimismului în literatură și viață » (1891), in *Opere complete*, vol. 6, p. 468.
14. Șt. Zeletin, *Burghezia română. Origina și rolul său istoric*, Bucarest, Cultura Națională, 1925, chap. « Reacțiunea împotriva burgheziei românești » ; E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, vol. II, *Forțele reacționare*, Bucarest, Ancora, 1925, chap. XIII-XX.

Abstract

Caragiale

The literary universe of I. L. Caragiale (1852–1912) has not yet been fully exhausted by literary interpretations. The author approaches Caragiale's work not as arranged by a variety of reckless editors, but in a chronological manner. On the basis of this chronological reading of the "moments" belonging to the great classic, the author of the essay concludes that four literary pieces published in the summer of 1897 show thematic unity, constituting as literary *quatuor*. Seeking to carry out a survey on contemporary literature and on its future prospects, Caragiale interviewed Hasdeu (at the latter's mansion in Câmpina), Dobrogeanu-Gherea (at his restaurant in the Ploiești railway station), and finally he interviewed himself. The essay highlights the multiple facets of Caragiale's irony, in no way inferior to the Socratic one as, well as the mechanisms underlying the ironic reversal of situations and the subtly ironic retorts produced by Caragiale himself.

Keywords

I. L. Caragiale, philosophy, spiritualism, Kant, Socratic irony, Caragiale's irony